

ros à qui nous devons notre indépendance et notre liberté ! Qu'étions-nous à cette époque lointaine ? un peuple de vaincus dominé et écrasé par un vainqueur hautain et insolent. Je le dis, non pour raviver des haines heureusement éteintes, mais pour rappeler tout ce que nous devons à cette poignée de martyrs qui ont tout sacrifié : position, fortune, famille et jusqu'à leur existence, afin que leurs enfants puissent vivre et mourir en citoyens libres ! Les peuples grands et forts sont reconnaissants, et il faut espérer que la race canadienne-française fêtera dignement, comme elle le peut et comme elle le doit, l'anniversaire du jour où quelques-uns des leurs ont, il y a cinquante ans, dans un coin écarté de Montréal, posé les premières bases de sa grandeur présente et future.

Il faut que tous nous mettions, comme on dit vulgairement, la main à la pâte. Un comité existe, il fonctionne ; il se compose de citoyens éminents, dévoués, patriotes. C'est lui qui a pris en mains la célébration de la prochaine fête ; mais pour que ses efforts réussissent avec l'éclat désirable, il faut que tous nous l'aidions de notre bourse et de notre bonne volonté. Il faut que le peuple travaille pour le peuple, il faut que nous nous disions que le 24 juin prochain c'est notre fête, à nous, que nous célébrons, c'est notre anniversaire, c'est notre jour de naissance, et qu'en honorant ceux qui, avec la grâce de Dieu, nous ont rendu à l'existence, nous affirmions et nos droits et notre force !

Donc, à l'œuvre ; que le comité ne vienne pas à nous, mais allons au comité ; offrons-lui tout ce que nous aurons à lui offrir, sans attendre ses sollicitations, et sa tâche en sera mieux et plus promptement faite. Formons dès aujourd'hui des sous-comités pour la décoration de nos rues, de nos édifices, pour la réception de nos invités et de nos visiteurs ; travaillons dès maintenant : il n'est jamais trop tôt pour bien faire.

Ces fêtes de la Patrie, de la Patrie heureuse, après les jours de misère, ont quelque chose de profondément touchant. Un de mes amis, ayant visité Paris, pendant l'exposition de 1878, me racontait l'épisode suivant de la fête du 30 juin, la première célébrée en France depuis la mutilation.

Cet ami ne demeurait pas à l'hôtel, mais chez un brave couple, patrons-ouvriers, comme on en trouve beaucoup à Paris. L'homme et la femme travaillaient ferme le jour et passaient religieusement leurs soirées à la maison. Vers le quinze juin, tous les deux s'absentèrent régulièrement le soir, ne rentrant que fort tard dans la nuit, exténués de fatigue. Le matin ils reprenaient leur travail avec entrain, quoique leurs traits portassent l'empreinte d'une profonde lassitude.

Mon ami n'y tenant plus, interrogea discrètement la femme :

— En voilà une bonne ! d'où qu'vous sortez ? ne savez-vous pas que c'est la fête de la France le 30 juin ?

— Parfaitement ; mais pourquoi ne travaillez-vous pas chez vous, au lieu d'aller en ville ?

— C'te farce ; parce que la rue ne passe pas dans notre atelier ; mon homme taille et tape sur les arcs de triomphe, et moi je travaille à la garniture. Vrai de vrai ! il faut que notre rue soit la plus belle ; aussi tout le monde met du sien : ceux qui ont le sac donnent de l'argent, ceux qui n'ont rien, comme nous, donnent leur temps, leurs bras et leur cœur !

— Je comprends, mais votre ouvrage en souffre ?

— L'ouvrage, qu'il aille où il veut : c'est la première fête de la Mère depuis sa blessure. Vive la France ! même sans pain !

Amis, souvenons-nous que le 24 juin prochain est non seulement la fête de notre Mère, mais encore celle des plus nobles de ses enfants !

FERNAND.

HISTOIRE DE DEUX SERINS.

PETITE FABLE.

Le soleil avait souri, à travers les branches dénudées, d'un sourire plein de promesses : les bourgeons avaient percé la dure écorce, les corolles s'entrouvraient fraîches et rieuses et les arbres, jasant avec la brise, balançaient leurs dômes verdoyants au-dessus des sources grondeuses.

Les oiseaux revenaient par essaims pour fêter la naissance des vertes feuillées, et celle des marguerites, leurs petites amies des champs.

Les nids moelleux s'équilibraient aux jointures des branches ; déjà leurs hôtes se gazouillaient tout bas leurs espérances pour la nouvelle couvée.

A la cime d'un grand chêne, toute une famille de serins saluait, certain matin, l'aurore de leur premier jour.

Le ruisseau qui doit, sous les grosses branches de l'arbre géant, le rayon du soleil qui miroite sur la feuille humide au bord du nid, le coin d'azur à travers le rideau du feuillage, cette verdure flottante qui les berce avec de caressants murmures, toutes ces nouveautés ravissantes qui se révèlent à leurs regards étonnés, tiennent hors du nid les têtes curieuses de ces êtres naissants.

L'horizon empourpré, la source éblouissante qui bondit sur le flanc de la montagne, les flocons blancs voguant dans le bleu du ciel, tout cela a des tons chatoyants et séducteurs, des appels gros d'attraits et de promesses pour les nouveaux éclos.

Et c'est un murmure continu, un concert de petits cris joyeux. Qu'ils sont heureux de vivre !... Oiselets d'un jour, ils ont le présent harmonieux et ensoleillé ; et l'avenir !... l'avenir ! Quand les plumes dorées auront poussé, quand les ailes diaprées se déploieront avec la vigueur de la jeunesse ! l'avenir ne se préparait-il pas pour eux plus doux que le nid, plus vermeil qu'un reflet de crépuscule dans le ruisseau limpide.

Les petits serins ont crié. Ils ont atteint la taille ordinaire des oiseaux de leur espèce ; mais l'un d'eux surtout est un prodige, l'orgueil de la famille, la gloire de la nichée.

Quand sa voix vibrante et modulée éveille les échos matinaux, plus d'une jeune serine sent palpiter son cœur d'oiseau et joint une note émue à ses trilles éclatants.

Les êtres ailés, moins méticuleux que les hommes, reconnaissent sans formalité et acceptent sans élections, le souverain que Dieu semble leur désigner dans celui d'entre eux qu'il dote de plus de charmes. Ceux du vieux chêne avaient voué un culte d'admiration et d'hommages à leur superbe compagnon.

Mais lui, indifférent à ses honneurs et à son prestige, ne formait dans sa tête altière que des projets aventureux de fuite et de voyages.

Un jour—aussi puissant que beau—il s'élança d'un seul trait, de la cime du grand arbre au sommet de la montagne lointaine. Puis, intrépide, il alla se percher sur une branche morte accrochée au milieu de la cascade fougueuse. De là, il envoya au ciel sa chanson triomphale.

Ses parents effrayés avaient essayé de le sui-

vre, mais tristement ils étaient revenus au chêne, l'épier de loin, le cœur serré par un funeste pressentiment.

D'un vol aussi rapide le téméraire enfant était revenu, toute la tribu en émoi l'attendait anxieuse.

Au lieu de regagner le nid paternel où ses petites sœurs attendries l'appelaient de toutes leurs clameurs, le jeune héros, comme pour lui faire hommage de ses premiers lauriers, alla droit chez sa voisine, la plus jolie serine du monde, secouer ses ailes étincelantes des gouttelettes diamantées de la source et roucouler la plus suave, la plus délicieuse, la plus enchanteresse des mélodies que Dieu ait enseignées à ses créatures.

Les humains qui l'entendirent crurent que les accords d'une musique mystérieuse, s'échappant des sphères célestes, étaient parvenus à leur oreille privilégiée.

Les échos émerveillés la répétèrent avec enthousiasme. Tout le vieux chêne tressaillit et un concert de louanges s'en éleva comme une fusée vibrante et prolongée.

Ces joyeux accents avaient regaillardé toute la peuplade. Chacun, sous la feuille qui l'abrite, s'endormit paisible, rêvant de douces choses. Seule, la belle serine avait compris le mot d'adieu caché sous la chanson brillante.

Tristement sa petite tête veloutée s'enfonça sous le duvet de l'aile maternelle. Qui dira combien d'étoiles s'étaient allumées au firmament, combien de soupirs avait poussés la brise à travers les feuilles frémissantes avant que le repos vint clore sa paupière !

Le lendemain—toutes les fêtes ont un lendemain—les premiers baisers de l'aurore avaient effleuré la cime de l'arbre séculaire, le roi du jour disant adieu à d'autres peuples, apparaissait, s'élevant majestueux de son bain de flammes. Toute la nature chantait l'hymne matinale à sa manière et le vieux chêne était muet—muet, mais plein de consternation, d'agitation et d'effroi :—L'idole, le serin adoré, le beau charmeur des bois s'était envolé laissant l'angoisse au nid, le deuil à la voisine explorée.

Elle, puisant une énergie désespérée dans l'agonie de son cœur, étendit toutes grandes ses ailes frêles et timides et disparut. La belle idolâtre, n'écoulant que son amour, volait sur la trace de son cher infidèle.

Trois longs jours de recherches et de souffrances s'étaient éternisés pour l'infortunée voyageuse. L'ouragan avait soufflé, la tempête avait mugé.

Le matin du quatrième jour les arbres, courbés par la tempête, redressaient leurs panaches ruisselants. Le soleil revenait sécher les pleurs de la nature, souriant à travers ses larmes en revoyant son radieux époux... La pauvre serine épuisée, affaissée sur une branche, buvait languissamment des gouttes de pluie qui tremblaient sur une feuille de peuplier..... Soudain, elle bondit et se redresse. Elle a entendu... Oui, ce ne peut-être que lui !... Un petit cri bien faible, presque imperceptible ; mais pourquoi son cœur s'est-il arrêté à cette voix, pourquoi bat-il maintenant à se briser ! Elle attend inquiète, le cou tendu, le regard intense, plein d'anxiété et d'espoir. Le cri se répète, doux, navrant, prolongé.

Rapide comme l'éclair, la serine franchit l'espace qui la sépare de son bien-aimé—Oh bonheur ! il était là, elle le retrouvait ! Mais non. L'espérance un moment ravivée allait s'éteindre à jamais. Hélas ! le roi du vieux chêne est blessé. Son aile rompu pend languissamment. Une fièvre brûlante l'agite et le consume. Il souffre. Il se meurt. Ah ! pourtant il ne peut